

La crise de la morale sexuelle (1908)

Mil neuf cent, n°18, 2000

GEORGES VACHER DE LAPOUGE

*Article inédit en français, 1908 ; texte établi par Pierre-André Taguieff d'après le manuscrit original conservé aux Archives Lapouge, Montpellier*¹. Une version allemande du même texte, moyennant quelques légères modifications, a été publiée dans la revue fondée par Ludwig Woltmann : « *Die Krisis in der sexuellen Moral* », *Politisch-Anthropologische Revue*, 7^e année, 8, novembre 1908, p. 408-423².

1. Toutes les notes sont de P.-A. Taguieff.

2. On trouve, conservés aux Archives Lapouge de Montpellier (Université Paul Valéry, sous la responsabilité du professeur Jean Boissel), deux textes manuscrits de cet article resté inédit en français (sa traduction allemande étant due à Ludwig Woltmann) : d'une part, une liasse de seize feuillets et dix lignes, non signée, constituant le premier état du manuscrit (comportant ratures, corrections, etc.) ; d'autre part, une liasse de dix-huit feuillets, signée G. Vacher de Lapouge, représentant la version qu'on peut considérer comme définitive (le texte est sensiblement différent du précédent, des passages étant ajoutés, l'écriture étant plus soignée, les ratures ayant disparu), et que nous reproduisons ici. Lapouge avait fait la connaissance de Ludwig Woltmann (18 février 1871-30 janvier 1907) en 1902, l'année même où celui-ci avait lancé à Leipzig (Thüringische Verlags-Anstalt) sa revue d'« anthropologie politique », *Politisch-Anthropologische Revue* (sous-titre : *Monatsschrift für das soziale und geistige Leben der Völker*). Woltmann, docteur en médecine et docteur en philosophie, s'était rallié au socialisme marxiste dès l'âge de 17 ans, avant de devenir « darwinien » et de se convertir au « sélectionnisme ». Entre 1898 et 1900, il s'était engagé, au sein du SPD, en faveur d'Eduard Bernstein. C'est à Lapouge qu'il

Le christianisme est en voie de mourir, un peu de vieillesse, beaucoup parce que ses dogmes sont en contradiction avec des vérités historiques et scientifiques désormais indiscutées. S'il subsiste encore, ce n'est pas la foi qui en est cause, mais la nécessité, généralement admise, de conserver une apparence de religion pour étayer certaines idées sociales et morales. On ne fait pas attention que, si ces idées morales et sociales paraissent bonnes, c'est par suite de préjugés dont l'origine est chrétienne. Il est très exact de dire qu'il importe de conserver le christianisme pour conserver sa morale, mais où le raisonnement pêche, c'est quand on regarde cette morale comme bonne en soi. Or, quand on la soumet à la critique, elle n'y résiste pas plus que les dogmes. Le jour où l'on sera arrivé à comprendre que la morale chrétienne n'est point bonne, on cessera de soutenir le christianisme. Alors se produiront des conséquences morales et sociales qui méritent toute l'attention des sociologues, parce qu'elles aboutiront dans un avenir inévitable, sinon prochain, à une transformation totale de l'éthique, de la politique et de l'organisation sociale.

Entre autres, la disparition du christianisme impliquera comme conséquences logiques :

1°) Celle des idées et des institutions démocratiques. Dans la conception chrétienne, toutes les âmes sont l'œuvre directe de Dieu ; elles sont identiques de nature, et également parfaites. Tous les hommes sont donc originairement bons, comme le proclame l'école de Rousseau, et tout le mal vient de l'organisation sociale et d'une mauvaise éducation. Tous les hommes sont aussi égaux, étant identiques par la partie noble de leur être, la chair, œuvre humaine, comportant seule des inégalités et héréditaires. Sur cette fraternité des hommes, antérieure et supérieure aux inégalités physiques et sociales, s'est construit peu à peu tout un système de politique qui a trouvé sa consécration dans la Révolution française, et qui a pour principe l'égalité des hommes de toute race et de tout pays, non plus seulement, comme dans les démocraties antiques, celle d'une classe d'hom-

dédie son dernier livre, *Die Germanen in Frankreich* (Iéna, 1907). Woltmann publie dans sa revue un premier article de Lapouge en 1904 (n° 4), suivi, jusqu'en 1910, de huit autres. Sept d'entre eux seront publiés en français dans *Race et milieu social. Essais d'anthroposociologie*, Paris, Marcel Rivière, 1909 (coll. « Systèmes et faits sociaux »). Non repris dans ce recueil d'études (constituant le dernier livre publié par Lapouge), l'article « La crise de la morale sexuelle » ne sera lu et cité que dans sa traduction allemande.

mes libres dans une étroite cité. Les éducationnistes, par l'égalité d'éducation, les socialistes, par l'égalité économique, travaillent à restituer parmi les hommes l'égalité primitive, que le christianisme cherchait à réaliser en invitant les individus à travailler à leur perfection, par la victoire sur les imperfections dues à l'enveloppe charnelle.

Dieu et l'âme effacés par la science, toutes ces imaginations tombent. Il reste l'inégalité fondamentale des individus et des races, due à la variation et à l'hérédité, une vérité que voilait la vieille mythologie chrétienne, et que la biologie a mise en lumière. Chacun de nous est la résultante de ses ancêtres, et le plus qu'il puisse faire est de développer ou de corriger les tendances apportées en naissant. Le mobile profond de chacun de nos actes disparaît dans l'obscurité des âges, et notre vie est une continuelle réaction réciproque de l'hérédité et du milieu. J'ai dans mon *Aryen*, et surtout dans mes *Sélections sociales*³, développé les conséquences politiques de ce changement dans la conception de l'homme et des sociétés ; je n'ai pas à revenir ici sur ce sujet.

2°) Celle de la morale de charité et de la morale sexuelle. La fraternité en Dieu impliquait des devoirs d'assistance, qui se trouveront en partie suppléés par d'autres dans la morale scientifique, mais en vertu de principes différents, et avec des formules pratiques non moins différentes. La morale sexuelle scientifique sera encore plus éloignée de celle du christianisme et contraire dans la plupart de ses prescriptions.

J'ai procédé à la critique scientifique de la morale chrétienne dans un livre écrit depuis bientôt quinze ans, *Contre la morale*⁴, mais que je n'ai pas fait paraître, voulant publier en même

3. En 1909, Lapouge définit l'« anthroposociologie » par son objet, à savoir « l'étude des réactions réciproques de la race et du milieu social » (*Race et milieu social, op. cit.*, introduction, p. VII). Dans *Les sélections sociales* (Paris, Albert Fontemoing, 1896), Lapouge utilise le mot « sélectionnisme » pour référer à ses conceptions de l'eugénisme. C'est dans une étude parue l'année suivante qu'il normalise l'emploi du néologisme « anthroposociologie » : « Les lois fondamentales de l'anthropo-sociologie », *Revue scientifique*, 18, 30 octobre 1897, p. 545-552 (article repris dans *Race et milieu social, op. cit.*, p. 169-214, dans une version développée). Lapouge expose aussi les « lois fondamentales de l'anthroposociologie » dans *L'Aryen. Son rôle social*, Paris, Albert Fontemoing, 1899, p. 412-447.

4. Dans la préface de *L'Aryen*, datée du 20 août 1898, Lapouge écrivait : « Je voudrais pouvoir faire pour l'éthique sélectionniste ce que j'ai fait pour la politique. Un premier volume, *Contre la morale*, attend déjà depuis cinq ans » (*op. cit.*, p. VI).

temps, dans un autre volume, les prescrits de la morale nouvelle. J'ai seulement esquissé mes idées sur ce sujet dans mes *Sélections*, ch. 11, Sélection morale⁵. En attendant le jour où les circonstances qui m'empêchent de publier ces deux volumes auront pris fin, il me paraît utile et possible de revenir sur certaines considérations d'une importance pratique pour le développement du sélectionnisme. Ces considérations feront l'objet du présent mémoire.

La notion chrétienne de morale sexuelle repose sur ce postulat, que l'abstinence est agréable à la divinité et le meilleur moyen d'obtenir d'elle sa bienveillance dans ce monde et surtout dans l'autre.

Cette notion est essentiellement molochiste⁶. Elle suppose un Dieu sot et méchant, assez inintelligent pour faire avec son fidèle un marché de dupe, et de mentalité sadique, sur le modèle des brutes ivrognes et féroces que furent souvent les roitelets de l'ancienne Asie. De tous les sacrifices possibles à un oriental des temps reculés, le plus cruel, donc le plus propre à désarmer la divinité méchante, était certainement la privation des voluptés sexuelles. L'égorgement de porcs, de moutons ou de bœufs, la destruction par le feu d'étoffes précieuses ou de bijoux, l'immolation même d'un nouveau né, étaient des sacrifices qu'une volonté de quelques heures ou de quelques jours suffisait à réaliser. La continence, au contraire, était un sacrifice de tous les jours et de tous les instants, et la difficulté de la vouloir d'une manière perpétuelle et sans défaillance était telle que certains individus, certains collèges de prêtres, ont cherché à la trancher par la castration, qui était au fidèle la possibilité d'un retour de volonté.

Ces eunuques volontaires ont été rares, et nous ne connaissons dans l'ancien Orient aucune secte qui ait pris le développement de celle des Skoptzy. La pratique de la continence a même été très peu répandue, même chez les peuples palestiniens, qui n'hésitaient pas à immoler leurs enfants, comme les Phéniciens continuèrent à le faire jusqu'à la destruction de Carthage. C'est seulement dans le nord ouest de l'Inde, quelques siècles avant notre ère, que cette pratique commença à

5. Voir Georges Vacher de Lapouge, *Les sélections sociales*, op. cit., p. 299-318.

6. Voir le livre posthume de Gustave Tridon, *Du molochisme juif. Études critiques et philosophiques*, Bruxelles, Édouard Maheu, 1884.

être en faveur, au moment de la floraison du Bouddhisme. Elle a d'ailleurs préparé la décadence du Bouddhisme, en exerçant une sélection au bénéfice des familles les moins pieuses, exactement comme chez les peuples chrétiens.

Les chrétiens paraissent, en cela comme en bien d'autres choses, avoir fait un amalgame d'idées palestiniennes et d'idées bouddhiques, apportées à Babylone et en Syrie par les Indogrecs, après la chute des dynastes macédoniens bouddhistes du Pendjab. De la continence ils ont fait la vertu suprême, la Vertu avec une majuscule, dont l'observation au moins apparente dispense aujourd'hui de toute autre les ignorants et les femmes, clientèle à peu près unique des Églises chrétiennes. Toutefois, la continence absolue étant au-dessus de ce que l'on pouvait exiger de la masse des fidèles, les chrétiens ont toléré le mariage. Mieux vaut la virginité que le mariage, mieux vaut le mariage que les feux de l'enfer, châtiment de la fornication. C'est ce que nous dit le paroissien romain, à la messe du mariage.

Le mariage chrétien, indissoluble et monogame, est ainsi une concession faite à la faiblesse de la chair. Comme le mariage musulman, il a pour but la satisfaction des besoins sexuels. L'introduction de cette notion, nouvelle dans la civilisation classique, a été une révolution. Le mariage grec et romain était essentiellement un acte religieux, qui avait pour but d'assurer la continuation du culte des ancêtres, la tranquillité et le bien-être de ses [*sic*] mânes, nourries par les sacrifices des descendants. Cette notion était commune à la plus grande partie des peuples anciens, à l'Inde et à la Chine, où elle subsiste encore aujourd'hui. Le mariage n'avait ainsi qu'un rapport indirect avec la satisfaction des besoins sexuels. Ceux-ci pouvaient, en effet, être satisfaits avec d'autres femmes, par exemple des esclaves, sans atteinte à la morale, ce qui n'est pas possible dans le mariage chrétien.

Les efforts faits par le christianisme pour imposer la continence hors du mariage ont empêché bien des désordres privés et bien des malheurs. La passion sexuelle est, en effet, la source des pires excès et des plus grands crimes. Indissoluble, le mariage chrétien donnait, en outre, un maximum de stabilité à la famille. Monogame, il empêchait l'accaparement des femmes et permettait à chaque homme d'en avoir une, autre condition de nature à maintenir l'ordre dans la société. Ce maintien de l'ordre et ces bienfaits apparents ont été payés bien cher. Le célibat sacerdotal et monastique n'a pas nui seulement au chris-

tianisme même, en excluant de la fonction de reproduction les individus les plus religieux. Beaucoup de ces individus avaient, par leur intelligence et leurs qualités sociales, une valeur qu'ils auraient transmise à leurs descendants. La monogamie, on le sait, est une chose détestable au point de vue de la sélection, et s'il importe à chaque homme d'avoir une femme, il importe davantage à la société que les hommes supérieurs produisent le plus possible d'enfants, et possèdent à cet effet le plus grand nombre possible de femmes supérieures⁷. Dans un ordre d'idées moins élevé, considérez d'autre part le nombre des femmes et des filles massacrées pour avoir péché contre la chasteté, des filles séduites qui se sont suicidées par honte, des avortements et des infanticides dus à la crainte de l'opinion, et vous arriverez à un total formidable d'existences sacrifiées au culte de la continence. Ajoutez les victimes, directes ou indirectes, des lois qui ont érigé en crimes et en délits des actes contraires à la morale sexuelle des chrétiens, indifférents pour la plupart ou même hautement recommandables selon d'autres morales. Et enfin, qui saurait évaluer la somme des voluptés perdues par crainte de l'opinion ou des sanctions éternelles, ou par respect des usages ? La somme de bonheur qui a échappé aux pauvres êtres dont les désirs sont restés inassouvis ? Pendant vingt siècles le christianisme aura fait de la terre un purgatoire, vestibule trop réel d'un paradis qui n'existait pas.

Chose singulière, le christianisme à l'agonie est plus malfaisant qu'il ne l'était au temps où il florissait. Les sociologues ont remarqué que, dans l'ordre politique, les conclusions extrêmes des prémisses chrétiennes ont été seulement tirées à notre époque, où le discrédit des dogmes augmentait dans la mesure des progrès rapides de la science. Les idées démocratiques, en effet, ne se sont développées qu'à partir du 18^e siècle, et précisément dans les milieux les plus incroyants. Là où elles trouvent maintenant l'adhésion la plus aveugle et la plus complète, c'est parmi les socialistes. Les socialistes sont, avant tout, une secte, secte chrétienne, illogique d'ailleurs, qui rejette les dogmes et pousse à l'extrême leurs conséquences. Ainsi s'explique leur attitude. Les positivistes et les monistes, au contraire, sont défavorables aux idées démocratiques, qu'ils rejettent au nom de la science et des intérêts de l'humanité, mais le crédit de ces doc-

7. Voir Georges Vacher de Lapouge, *Les sélections sociales*, op. cit., p. 472-473.

trines, accessibles seulement aux hommes instruits et désintéressés, ne saurait balancer celui du socialisme. À notre époque de suffrage universel il est donc tout naturel de voir se développer le courant démocratique et les masses interpréter la notion démocratique dans leur propre intérêt, c'est-à-dire en faveur de la domination des moins doués sur les individus d'organisation supérieure⁸. L'asservissement de l'intelligence au nombre et le règne de la force ignorante et inéducable étaient à l'état latent dans les prédications du christianisme. Ce germe survit et prospère.

C'est ainsi de notre temps que seront développées les conséquences absurdes de la notion chrétienne de charité, par un humanitarisme contraire aux intérêts de l'humanité, et par une sollicitude malade à l'égard des dégénérés, une protection croissante accordée aux individus et aux races *minus habentes*, qui peuvent de plus en plus facilement se maintenir et se multiplier, aux dépens des éléments normaux et supérieurs. Chrétiens et socialistes sont, sur ce point, d'accord, et favorisent la sélection à rebours, tandis que les sélectionnistes proposent de soigner les dégénérés, mais de les empêcher de reproduire, et d'exonérer l'avenir des charges de leur postérité.

La même anomalie existe à l'égard de la morale sexuelle. Au XIX^e siècle, l'opinion est devenue plus sévère à l'égard des infractions à cette morale, et de plus en plus sévère, bien que dans la pratique les mœurs soient aussi relâchées maintenant qu'au XVIII^e siècle, de galante mémoire. Nous avons vu en France, pendant ces vingt dernières années, se développer le bérengisme⁹, qui a pour objet d'imposer à l'opinion et au législateur les aberrations de l'Église. Le journalisme s'est

8. Lapouge rejoint ici Gustave Le Bon, *Psychologie du socialisme*, Paris, Félix Alcan, 1898, p. 413-433, 461-473.

9. Le sénateur René Bérenger, membre de l'Académie des Sciences morales, et Président de la Ligue contre la licence des rues, était un ennemi irréductible du néo-malthusianisme, qu'il assimilait volontiers à la pornographie. Il était connu sous le sobriquet de « Père la Pudeur », et avait obtenu plusieurs condamnations de néo-malthusiens en vertu de la loi sur l'outrage aux bonnes mœurs. Voir par exemple les remarques du néo-malthusien Gabriel Giroud, dans son livre signé du pseudonyme « G. Hardy », *La question de population et le problème sexuel contenant une étude sur l'avortement, sa nécessité, ses procédés, ses dangers* [1914], Paris, Librairie Scientifique, 1919, p. 375-378 ; et les souvenirs de Jeanne Humbert, militante néo-malthusienne, dans le livre qu'elle a consacré à son époux, *Eugène Humbert. La vie et l'œuvre d'un néo-malthusien*, Paris, La Grande Réforme,

associé à cette campagne, et dans le même numéro on peut lire un roman pornographique et une diatribe contre les satyres. En Angleterre et dans d'autres pays protestants, le même mouvement en faveur de la défense de la morale chrétienne s'est développé, juste au moment où le progrès des sciences biologiques, de l'ethnographie et de la critique religieuse, auraient [sic] ¹⁰ dû faire naître des associations protectrices de la liberté sexuelle, et un mouvement favorable à la laïcisation des codes.

Les législateurs ont suivi le mouvement général, étendant les prohibitions, augmentant les pénalités, et la jurisprudence a sans cesse aggravé ces tendances, cherchant à faire rentrer dans le cadre des actes prévus et punis un plus grand nombre d'actes contraires à la morale chrétienne. J'ai vu, dans ma carrière judiciaire, condamner, pour outrage public à la pudeur, un couple d'époux miséreux, habitant au fond des bois une mesure délabrée, et qu'un gendarme indiscret avait vu, par une fissure, accomplissant chez eux l'acte conjugal. Il est vrai que ces criminels étaient en même temps, faute de preuves, acquittés du chef de maraudage, et qu'il fallait justifier la prison préventive. On a poursuivi aussi et fait condamner pour attentat à la pudeur commis sans violence par un ascendant, une mère de famille qui avait donné à sa fille, récemment pubère, des injections de propreté ! J'ai collectionné tout un recueil de jugements semblables, dont beaucoup d'ailleurs n'ont pas été rendus uniquement pour protéger la morale, car dans les poursuites de cet ordre interviennent d'ordinaire, dans une mesure quelconque, des rancunes politiques ou privées. Ces aberrations ne se sont pas produites seulement en France et dans les pays catholiques, où le culte de la Vierge et de la virginité s'est développé d'une manière pathologique depuis Lourdes et la Salette, mais aussi dans les pays protestants et en Russie, révélant une tendance sociologique d'une généralité presque mondiale.

1947, p. 85-118. Aux côtés du couple Humbert, de Sébastien Faure, de Manuel Devaldès et de Jean Marestan, Gabriel Giroud était l'un des plus actifs disciples (et le gendre) de Paul Robin (1837-1912), chef de file du mouvement néo-malthusien en France, qui a largement contribué à diffuser la thématique eugéniste, indépendamment de l'école sélectionniste fondée par Lapouge ainsi que du mouvement impulsé par les médecins puériculteurs qui, à l'instar d'Adolphe Pinard (1844-1934), prônent une eugénique nataliste et néo-lamarckienne.

10. Deux hypothèses de lecture sont ici possibles : « Le progrès [...] aurait » ; « Les progrès [...] auraient ».

Cependant, et c'est un fait remarquable, pendant que l'on tirait les dernières conséquences des doctrines chrétiennes en ce qui concerne diverses actions, actes voluptueux commis par exemple avec des enfants, ou en public, auxquels on attachait peu d'importance autrefois, certaines parties de la morale chrétienne dont le développement, plus ancien, était arrivé à son apogée, ont commencé à entrer en régression. C'est dans l'institution du mariage que l'on trouverait les exemples les plus intéressants de décadence de la morale officielle, et c'est elle que je choisirai comme sujet pour l'étude de la crise morale dans un cas spécial et déterminé.

L'influence de la mariolâtrie a certainement contribué à exagérer l'idée de continence dans le mariage, et nous avons tous connu des fanatiques qui réprouvaient les plus innocentes familiarités entre époux, et des époux qui pratiquaient, soit la continence complète, soit des rapports entourés d'un tel luxe de décence que la volupté en était bannie. On en est venu à dissimuler les grossesses légitimes comme une chose indécente, et certaines femmes ont poussé cette singulière pudeur jusqu'à l'avortement volontaire. Ces aberrations de détraquées, qui se répètent encore de nos jours, n'empêchent pas d'affirmer que le mariage, durant ces trente dernières années, est en voie de transformation ou plutôt de régression. Les formes chrétiennes de mariage subissent partout une laïcisation qui modifie leur nature. L'esprit anticlérical, la disparition de la discipline familiale, les difficultés croissantes de la vie matérielle semblent même devoir conduire l'institution à la faillite complète, et on aperçoit dans un avenir assez prochain le moment où les nations chrétiennes de toute confession devront compter sur autre chose pour assurer la perpétuation de l'espèce et le peuplement de l'État.

Dès à présent la question doit être mise à l'ordre du jour, et c'est l'affaire des biologistes d'un côté, des sociologues de l'autre, de préparer les solutions que l'avenir réclamera bientôt. Ces solutions devront nécessairement être tirées de la nature même des choses, c'est-à-dire des conditions naturelles de la perpétuation et de l'amélioration de l'espèce.

Dans la question sexuelle il faut distinguer trois choses confondues par les esprits inattentifs mais qui ne sont même pas connexes par leur nature, bien qu'en fait elles se trouvent le plus souvent associées et diversement combinées.

1°) L'affection sexuelle ou l'amour, qui est une perversion de l'instinct génital plutôt que son compagnon. Sous ses formes

les plus accusées, cette affection fait perdre de vue le but même du rapprochement des sexes, qui est la reproduction, de sorte que les amants vivent l'un pour l'autre, faisant dans leur société de l'égoïsme à deux. Le roman et la réalité nous montrent de nombreux cas où, chez des individus dont les besoins sexuels sont peu développés, tout se réduit ainsi à un état psychologique particulier, duquel peut même être exclu le désir des réalités sexuelles. Ce sentiment hybride et maladif, qui n'est ni l'amitié ni le désir, l'amour noble et pur des moralistes et des littérateurs, est une forme de perversion sexuelle qui se classe à côté du sadisme, du tribadisme et de la sodomie. Il engendre les plus sublimes actions, les plus grands dévouements et les plus grands crimes. Très loué par le christianisme, parce qu'il est un dérivatif de l'appétit sexuel, très développé par l'influence de la littérature romanesque, du théâtre et de la poésie, et par l'affaiblissement des facultés reproductrices chez les dégénérés, il joue dans la société contemporaine un rôle considérable, et plus nuisible qu'utile.

2°) La volupté sexuelle est la jouissance la plus intense qui puisse être supportée sans mourir. L'ébranlement qu'elle imprime au système nerveux est tel, en effet, qu'il fait sentir la mort de près, et qu'il est quelquefois mortel. Schopenhauer en fait l'amorce du piège éternel de la nature. Non ! la vie est bonne, la nature ne tend pas de pièges, et la volupté n'est pas une amorce ; il serait plus naturel d'y voir la récompense de l'effort fait pour perpétuer la conscience cosmique et l'étendre, en perpétuant et augmentant la vie. Cette récompense, il est vrai, n'est pas attachée seulement à la fécondation, mais à tous les actes de nature à la préparer, ou à exciter l'individu à l'acte final duquel dépend la fécondation, mais il ne faut pas oublier que si l'intelligence humaine a compliqué et stérilisé une chose droite et simple en elle-même, cela est un fait nouveau dans le monde. C'est par l'attrait de la volupté que, dans la suite infinie des âges, la vie a été transmise jusqu'à l'homme, et la nature n'a point changé ses moyens quand l'homme s'est dégagé de l'animalité. Je n'aime point d'ailleurs ces métaphores, auxquelles j'ai été entraîné par l'exemple de Schopenhauer. Si le monde a conscience de lui-même par le cerveau humain, et, dans une mesure modeste, par les sens de tous les êtres vivants, il est bien peu probable que cette conscience soit le résultat d'un effort voulu de sa part, encore moins qu'il ait jamais exercé, par l'appât d'une récompense, une action volontaire sur le développement de la vie.

La volupté est donc une chose précieuse en soi, mais sans caractère moral ou immoral ; elle est bonne ou mauvaise par l'usage que l'on en fait. Elle est un art comme la peinture ou la musique, impressionnant plus ou moins les individus selon leur nature propre, et cet art, pas plus que les autres, n'est à la portée de tous. C'est pourquoi des personnes qui par ailleurs n'ont aucun mérite, pas même la beauté, excitent et retiennent la passion. La beauté est un adjuvant de la volupté, mais il y a des femmes parfaitement belles qui ne sont point aptes à donner la volupté, et des laiderons qui sont de grandes artistes. Il en est de même parmi les hommes. L'indépendance de la volupté et de l'amour est si parfaite que l'on peut aimer des personnes peu douées pour la volupté, et trouver des voluptés infinies dans les bras de personnes pour lesquelles on n'éprouve point d'amour.

D'ordinaire, cependant, l'amour et la volupté se trouvent associés, se complètent et se renforcent, au moins pour un temps, car la nature de la volupté est de s'épuiser vite, et d'aimer à changer d'objet, et l'amour ne lui survit point. De même la volupté et la reproduction, l'amour et la reproduction sont des choses de nature différente, car on peut aimer et jouir sans reproduire, et sans désirer le faire. La reproduction se trouve cependant la conséquence de l'amour et de la volupté dans un nombre de cas suffisant pour que l'espèce se trouve maintenue.

3°) La reproduction est une fonction physiologique et sociale qui a deux effets, par rapport à la religion de la nature et aux devoirs envers l'espèce, et par rapport aux intérêts de l'État. Tandis que l'amour et la volupté sont surtout choses de l'individu, la reproduction est une condition essentielle de la conservation et du progrès de la conscience que l'univers a de lui-même, et de l'existence des États. L'acte génital est donc à la fois religieux, moral et politique.

Il est religieux, en ce qu'il est une victoire de l'être sur le non-être, de l'immortalité sur la mort, de la conscience cosmique sur l'inconscience. Il a pour effet d'augmenter la somme de vie, l'étendue de la conscience. Pour les initiés de la religion de la nature, il est théogonique, faisant l'univers sans cesse plus Dieu par le développement de la plus grande conscience, et d'autant plus sacré qu'il est consommé par des eugéniques, dont le fruit est plus précieux pour ce développement. Cet aspect des religions panthéistes n'avait pas échappé aux peuples anciens de l'Orient et de l'Inde, qui, sous des formes diverses, adoraient le soleil, principe de toute vie, et le

phallus, principe de l'être individuel, avant que le christianisme et le bouddhisme vinssent pervertir le sens religieux de l'humanité. J'écris ici au pied du menhir du Croisic, que les femmes du pays honoraient encore naguère du culte d'autrefois. Le granit porte gravé le sacré-cœur, mais le vieux Dieu est encore debout, et chaque soleil levant qui le dore rapproche le jour où son culte reviendra.

Pour comprendre le devoir envers l'espèce, il faut s'élever au-dessus des notions habituelles sur l'espèce elle-même. En apparence l'humanité est composée d'individus. Les législateurs et les théologiens, les philosophes et les économistes ne connaissent que l'individu, être matériellement distinct et autonome. Tout au plus les philosophes les plus clairvoyants conçoivent-ils que ces individus se rattachant les uns aux autres par des liens de filiation, l'humanité comprend et les vivants et les morts, et ceux qui ne sont pas encore ¹¹. Il faut aller plus loin, beaucoup plus loin, et, dans la conception de l'humanité, faire passer au second rang les individus autonomes et mortels qui paraissent à nos yeux la constituer. Chacun n'est, en effet, que l'hôte et le milieu nourricier de deux groupes de cellules sexuelles, en continuité directe et matérielle, dans le présent et dans l'avenir, avec celles des ancêtres et des descendants ¹².

Dès les premiers temps de l'ontogenèse, un groupe de cellules s'isole et cesse de se différencier, les autres devenant embryon, fœtus, enfant, puis homme. Ces cellules deviennent les glandes génitales. D'éléments de ces cellules, combinés à des éléments analogues fournis par les glandes d'un individu de sexe différent, sortira la génération suivante, dans les embryons de laquelle s'isoleront aussi de bonne heure les cellules sexuelles. Chaque individu ne descend donc pas de son père et de sa mère apparents, mais des cellules sexuelles qu'ils nourrissent. Il est maté-

11. Voir Auguste Comte, *Système de politique positive ou Traité de sociologie, instituant la Religion de l'Humanité*, Paris, Chez l'auteur, 1852, t. II, p. 363 sq. ; Id., *Catéchisme positiviste* [Paris, Chez l'auteur, 1852], Pierre Arnaud (ed.), Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 78-81, 125-126.

12. « L'individu est ainsi une construction latérale, une tige poussée sur le rhizome invisible et immortel de l'espèce » (Lapouge, *Les sélections sociales, op. cit.*, p. 48). C'est dans ce contexte argumentatif que Lapouge se fonde sur la distinction, introduite sur August Weismann, entre cellules somatiques et « plasma germinatif » (*ibid.*, p. 43-50).

riellement un collatéral, et pas même un demi-frère de chacun d'eux. C'est ce qui nous explique pourquoi il n'y a pas hérité des qualités acquises par l'adulte, mais seulement des qualités coacquises par les cellules sexuelles, en communauté de liquide nourricier avec leur hôte, quand celui-ci a subi des modifications de nature à produire des altérations chimiques du sang.

Ainsi se perpétue la trame profonde de l'humanité, le stroma que nous ne voyons pas, et tandis que la mort saisit fatalement l'individu, le stroma toujours embryonnaire, éternellement jeune et vivant, continue indéfiniment ses nœuds, à chacun desquels pousse un individu dont il devient parasite. L'humanité apparaît, sous cet aspect, comme une chose continue, dont tous les éléments, dans le passé et dans l'avenir, sont reliés d'une manière matérielle.

Le lien entre les individus eux-mêmes n'est plus, au point de vue biologique, une fiction comme il l'est pour les juristes et les moralistes. Il est une réalité concrète. L'individu est aussi beaucoup moins autonome. Il n'est même pas plus autonome qu'isolé¹³. L'idée d'indépendance des individus nous vient du christianisme et des spiritualistes. D'après les théologiens et les philosophes, théologiens laïques, l'âme, dont le corps n'était qu'un instrument, émanait directement de Dieu. Appelées des limbes par l'acte de l'homme, et incorporées au hasard, les âmes étaient toutes identiques, sans d'autre rapport entre elles que la communauté d'origine divine, et par suite sans lien d'hérédité avec les âmes des ancêtres et des auteurs directs. Cette conception explique la résistance qu'a éprouvée d'abord la reconnaissance de l'hérédité psychologique.

La notion moniste de l'individu est tout autre. Il n'y a pas de distinction à faire entre l'âme et le corps, et l'hérédité s'étend aux aptitudes psychiques comme à la structure physique¹⁴. L'œuf et le spermatozoïde dont la collaboration l'a fait naître apportaient les hérédités de deux cellules, qui elles-mêmes résumaient celles de huit aïeuls, et ainsi de suite jusqu'à l'ori-

13. Cette conséquence ontologique du déterminisme biologique est ainsi énoncée dans *L'Aryen* : « L'individu est écrasé par sa race, et n'est rien. La race, la nation sont tout » (*op. cit.*, p. 511).

14. Voir Ernst Haeckel, *Le monisme, lien entre la religion et la science. Profession de foi d'un naturaliste* [1892], tr. fr. G. Vacher de Lapouge, Paris, Schleicher, 1897 (préface et notes de Lapouge); ainsi que Lapouge, *L'Aryen*, *op. cit.*, p. 511 (« L'âme est donc héritée, comme le corps »).

gine du temps. En tenant compte du rejet d'hérédités opéré, semble-t-il, par l'élimination des globules polaires, et de la modification des cellules ancestrales par le milieu nourricier des ancêtres, l'individu n'en est pas moins déterminé, très étroitement déterminé dans son physique et dans sa mentalité, par une masse inconcevable d'ancêtres, ou plus exactement de cellules sexuelles ancestrales, et solidaire d'êtres qui ont vécu dans le plus lointain des siècles, jusqu'à l'origine de la vie sur la terre. On s'étonnerait même que les individus ne soient pas, en vertu de cet étroit déterminisme, plus semblables qu'ils ne sont, et même presque identiques, si l'on ne tenait pas compte du rejet d'hérédités, et de la diversité des combinaisons. Les seize chromosomes qui interviennent dans la fécondation comportent, comme l'a remarqué Hill, dans son récent et très bon livre, 12 870 combinaisons (Hill, *Heredity and selection in sociology*, London, Black, 1907, in 8°, page 159)¹⁵. Mais si la somme d'hérédités apportée peut être composée d'éléments divers, bien qu'analogues, de sorte que chacun possède une individualité reconnaissable, la mentalité que chacun apporte en naissant n'en est pas moins une résultante. La machine corporelle et mentale est faite de pièces empruntées aux ancêtres et sa structure détermine son jeu et sa fonction. Les ressorts tendus par l'hérédité agiront toute la vie, déterminant les actes dans la mesure que permet le milieu.

L'humanité ainsi comprise nous apparaît donc comme quelque chose d'étroitement solidaire et continu, quant à sa trame profonde, et les individus mêmes ne sont indépendants et discontinus que sous la réserve du déterminisme étroit exercé sur leurs aptitudes et leurs tendances par l'ancestralité. Les anciens ne connaissaient point l'embryogénie, mais ils étaient arrivés à une notion empirique de la famille bien plus rapprochée de la réalité que celle des chrétiens. La solidarité des générations à travers les siècles s'affirmait par le culte des ancêtres et le soin de s'assurer une postérité. La même idée domine encore la civilisation des peuples jaunes, et en ce point, celle-ci est bien supérieure à la nôtre. La notion biologique permet de mieux comprendre nos devoirs envers nos semblables que toutes les rêveries des humanitaires. Autant

15. Dans *Race et milieu social*, Lapouge cite élogieusement ce gros livre [XXX-571 p.] de George Chatterton Hill : « Ouvrage excellent, très documenté et très critique » (*op. cit.*, p. 383).

que l'on peut parler de devoir dans une morale sans obligation ni sanction ¹⁶, dans laquelle le bien n'est pas plus obligatoire que le beau, c'est le premier des devoirs envers l'espèce et la famille, envers ses ancêtres et soi-même, que de transmettre la vie à des descendants, si toutefois cette vie ne doit pas être chargée de tares héréditaires. Le devoir des individus lourdement tarés est, au contraire, de laisser éteindre avec eux-mêmes les hérédités néfastes.

À l'égard de l'État, la reproduction est une condition nécessaire d'existence, car on ne conçoit pas l'État sans un remplacement continu des citoyens qui meurent. Ainsi tous les gouvernements ont pris des mesures pour maintenir et accroître le nombre des citoyens, et si le christianisme a beaucoup contribué au dépeuplement de l'Empire romain et à sa chute, les premiers siècles de ferveur ascétique passés, les peuples chrétiens se sont rapidement accrus.

Il existe aujourd'hui un État qui est menacé de dépopulation. On peut même dire que déjà le chiffre de la population française ne se maintient que par l'appoint des naturalisés et de leur descendance, et si l'on considère seulement l'élément d'origine indigène, on peut dire que la dépopulation a commencé. La tendance à la réduction de la natalité n'est pas aussi générale qu'on l'a dit, d'après des calculs dont la méthode péchait par la base, mais il est très légitime de penser qu'elle le deviendra bientôt, et que la question de population sera, dans quelques décades d'années le grand souci de tous les gouvernements ¹⁷.

Cette question est à double face, car il n'agit pas seulement de la quantité, mais aussi de la qualité des citoyens à faire naître. Jusqu'ici les gouvernements ne paraissent pas beaucoup

16. Référence à l'ouvrage célèbre de Jean-Marie Guyau [1854-1888], *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Alcan, 1885. On sait que Nietzsche l'avait lu et annoté dès sa parution.

17. Voir Georges Vacher de Lapouge, « La dépopulation de la France », *Revue d'anthropologie*, 16^e année, 15 janvier 1887, p. 69-80 ; Id., « Recherches anthropologiques sur le problème de la dépopulation », *Revue d'économie politique*, t. IX, 1895, p. 1002-1029 ; t. X, 1896, p. 132-146 [article repris dans *Race et milieu social*, *op. cit.*, p. 71-133] ; Id., réponse à une « Enquête sur la dépopulation française », *l'Action nationale*, 1909, p. 648-653. Cette préoccupation nataliste, récurrente chez Lapouge, le sépare du mouvement néo-malthusien, avec lequel il partage cependant nombre de visées eugénistes et de positions antichrétiennes.

s'occuper de la qualité. Sous l'influence des idées chrétiennes ou des préjugés démocratiques, ils tendent à regarder les couches inférieures comme un réservoir inépuisable pour le recrutement des supérieures, et la plupart des hommes comme d'une mentalité saine et complète, virtuellement égaux et différenciés par la seule éducation. C'est pourquoi l'on compte beaucoup, et beaucoup trop, pour augmenter la qualité des citoyens, sur l'éducation, que l'on confond d'ailleurs, comme le peuple, avec l'instruction.

C'est une erreur sur laquelle on commence à revenir d'une manière générale, et que n'ont jamais pleinement acceptée ceux qui participent à l'enseignement sous ses formes élevées. Ils savent combien est petit le nombre des individus capables de recevoir d'une manière utile une instruction même moyenne. En France, la plus grande partie des enfants qui entrent dans nos établissements d'enseignement secondaire, est obligée d'abandonner avant la fin des études. La moitié du reste échoue, d'une manière définitive, au premier examen du baccalauréat, et un tiers des survivants disparaît à son tour à l'examen de philosophie. Sur cent enfants qui entrent au collège, les statistiques établissent que quinze à peine arriveront au diplôme. Cependant ces enfants sont déjà sélectionnés, et, pour la plupart, issus de parents sélectionnés.

On ne se fait pas une idée de la faiblesse intellectuelle et de l'inaptitude à l'effort cérébral dans l'ensemble de nos nations civilisées. Le jour où l'on voudrait appliquer à tous les enfants le programme d'instruction intégrale, tel qu'il est généralement accepté par les socialistes, il ne s'en trouverait certainement pas un dixième pour aller jusqu'au bout, et cependant il suppose une mentalité bien médiocre. En réalité, nos peuples civilisés ne sont au-dessus des nègres que par une petite élite : les Soudanais et les Cafres valent certainement le reste. Nos classes inférieures ne sont pas, comme on le croyait sans réflexion avant examen, un fond de réserve sain et inépuisable, mais le résidu de familles de mentalité trop débile pour avoir pu évoluer, où dix et vingt générations durant il ne s'est pas trouvé un homme capable de profiter des circonstances incessantes pour s'élever et de celles qui ont occupé un rang plus élevé, mais en sont déchues par l'excès de la dégénérescence. Et le cas de ces classes est aussi celui des peuples inférieurs. Il y a sept mille ans que les nègres en Haut Nil sont en contact par l'Égypte avec la civilisation, ils ont été conquis et admi-

nistrés, durant sept mille ans, à maintes reprises, par les Égyptiens, mais jamais ils n'ont pu imiter, ni même conserver, encore moins transmettre à leurs congénères plus éloignés, la civilisation installée parmi eux. L'histoire de l'évolution des espèces nous montre ainsi que quelques-unes seulement peuvent évoluer, l'immense majorité étant appelée à disparaître sans avoir pu se modifier.

Ce n'est pas sur l'éducation, l'instruction, l'hygiène et le bien-être qu'il faut beaucoup compter pour transformer un tel état de choses ; tout au plus peuvent-elles le pallier un peu. Leur vrai rôle est de donner à l'individu son maximum d'utilité sociale, ce qui est tout différent. L'insuffisance, d'ailleurs, est encore plus grande par en haut, et si l'indigence relative des grands est de nature à satisfaire les petits, ceux-ci peuvent être contents.

La masse et la complication des connaissances humaines ont prodigieusement augmenté depuis deux siècles, et cet accroissement continue avec une ampleur sans cesse plus grande. Le cerveau humain ne paraît pas, au contraire, en voie de progrès. Certainement nos contemporains ne sont pas supérieurs aux Grecs et, à en juger par les crânes, ni le volume ni la complication de cet organe n'ont progressé depuis le paléolithique récent. Les races actuelles datent du quaternaire et ne se sont pas développées depuis cette époque, comme si le jeu des mutations les avait alors brusquement produites et définitivement fixées. Malgré la subdivision des spécialités, poussée déjà aux excès les plus dangereux, les plus solides cerveaux sont mis à la plus rude épreuve. On peut dire que, dès à présent, la limite de charge est à peu près atteinte. C'est seulement avec des cerveaux plus puissants que la marche en avant pourra continuer. Autrement la spécialisation deviendra telle, dans un avenir rapproché, que le nombre des spécialités égalerait celui des savants, et que ceux-ci ne se comprendront plus entre eux. Ces cerveaux plus puissants, la sélection seule pourra les fournir, ainsi que la plus longue durée utile d'existence, nécessaire pour emmagasiner davantage de connaissances, et leur faire porter des fruits nouveaux.

D'autre part, l'inégalité de puissance des cerveaux et de l'instruction étant extrême, l'abîme devient sans cesse plus profond entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. On en arrive à ne plus se comprendre d'une classe extrême à l'autre, et comme, avec les progrès de l'instruction, ceux qui ne savent

pas seront de plus en plus des ignorants par défaut de puissance cérébrale, et non d'instruction, le seul moyen de rétablir l'unité mentale dans l'État sera encore la sélection.

Celle-ci, qui suppose la spécialisation et la socialisation de la fonction reproductrice, passera peut-être plus facilement qu'on ne pense dans le domaine de la pratique. Le jour où le danger de la dépopulation forcera les gouvernements à intervenir, et à imposer la reproduction comme ils imposent aujourd'hui le service militaire, ils ne pourront nécessairement l'imposer qu'aux individus les plus aptes. La décadence du mariage, qui conduira la femme de sa condition actuelle de parasite familial à celle de parasite social, contribuera dans une très importante mesure à cette évolution. Si le néo-malthusianisme est si largement pratiqué aujourd'hui, c'est parce que la femme ne veut plus d'enfants, grand embarras dans son existence de plus en plus extérieure, et aussi parce que les conditions sociales rendent plus lourde pour le mari la charge d'entretenir la femme et les enfants. Cette dernière considération ne tardera pas à diminuer, non seulement la natalité, mais le nombre des mariages.

Tel qu'il devient, et surtout tel qu'il deviendra sous le régime de l'indépendance des patrimoines et des salaires, le mariage n'est plus guère pour le mari qu'une charge sans compensation. Son salaire lui permet, en général, une vie facile dans l'état de célibat. Dès qu'il lui faut en distraire de quoi entretenir sa femme, la situation financière devient étroite, et si, malgré des précautions qui diminuent singulièrement les agréments du mariage, il lui vient deux ou trois enfants, il n'a plus en perspective que la gêne, et l'abstention pour l'avenir de tout rapport conjugal. Autrefois, quand la mortalité infantile était grande, le mari pouvait user indéfiniment de sa femme, sans craindre un encombrement excessif. Il n'en est plus de même aujourd'hui et le mariage, au bout de peu d'années, n'est plus qu'une charge sans la compensation normale des plaisirs sexuels, sans compter que l'indépendance croissante des femmes et leur humeur nouvelle rendent de plus en plus incertaine la paternité des enfants.

Ces considérations permettent de prévoir que, dans un temps assez rapproché, le mariage chrétien cédera la place à d'autres formes d'union sexuelle, qui auront pour caractère l'instabilité et la polygynie. Déjà, dans nos classes ouvrières, où le mariage n'est qu'une union de corps, l'union libre a fait de grands progrès. Parmi les classes supérieures, où le mariage est plutôt une union de capitaux, et où, dans le commerce et l'industrie par

exemple, la femme est un commanditaire souvent nécessaire à l'affaire, cette institution se défendra mieux, tant que subsistera sa raison d'être économique. La polygynie, qui existe en fait de nos jours, sera très probablement rendue légale dans les derniers modes d'organisation du mariage qui précéderont sa disparition définitive. Telle qu'elle est pratiquée par les Mormons, par exemple, elle est éminemment favorable à la sélection, et réalise la conciliation du mariage et du sélectionnisme.

Malgré l'absurdité de leurs dogmes, et les persécutions que le fanatisme religieux a dirigées contre eux au nom de la morale chrétienne, ils se maintiennent et jouent un rôle sans cesse plus important, même en Europe, précisément à cause de cette polygamie qu'on leur reproche sans raison¹⁸. L'État n'a pas le droit, en effet, d'imposer aux particuliers la morale des chrétiens, pas plus que la fréquentation de la messe. Cette considération, notons-le en passant, ne vise pas seulement la question de la polygamie, mais tout ce qui concerne les actes contraires à la morale chrétienne. Que l'État réprime les actes de violence en matière sexuelle, en tant que contraires à la liberté de l'individu violenté, cela est légitime, mais il n'a pas le droit d'intervenir dans les actes consentis. Tout ce qui concerne les attentats aux mœurs, et la morale sexuelle en général, doit disparaître des codes, comme ont disparu, dans les pays éclairés, les pénalités contre le sacrilège.

Les civilisations asiatiques, surtout les jaunes, sont, au point de vue de la sélection par la polygynie, dans une bien meilleure posture que la nôtre. La plupart des peuples d'Extrême-Orient admettent une polygynie mitigée, et ni les mœurs ni la religion ne s'opposent à ce qu'elle soit orientée vers un sélectionnisme scientifique. Le mariage pratiqué par les musulmans se prêterait encore mieux à une semblable évolution¹⁹, mais il n'y a guère à compter pour l'avenir sur les peuples musulmans, barbares inéducables ou résidus de vieilles civilisations usées²⁰.

18. Lapouge fait l'éloge des Mormons dans *Les sélections sociales*, op. cit., p. 339-340, 480 (« les Mormons des États-Unis nous montrent comment il faut s'y prendre »).

19. *Ibid.*, p. 335-339.

20. Lapouge reprend ici à son compte un diagnostic racialiste que Renan et Le Bon avaient légitimé. Voir Ernest Renan, « L'islamisme et la science » (conférence prononcée le 29 mars 1883), in *Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy, 1947, t. I, p. 945-965 ; Gustave Le Bon, *La civilisation des Arabes* [1883], rééd., Syracuse (Italie), s.d., p. 479-490 [conclusion].

En Europe, exempté quelques juifs et quelques communautés mormones qui vivent obscurément, il n'y a pas de propagande en faveur de la polygynie. La tendance semble plutôt à l'union libre, largement préconisée dans les milieux socialistes. Cependant, la polygynie et la durée temporaire des unions sont la base du Mittgart, association qui a pour but la restauration de la race germanique dans sa pureté. Le Mittgart Bund²¹ préconise l'organisation, dans les grands domaines de l'Allemagne orientale, de communautés comprenant un petit nombre d'hommes, et un grand nombre de femmes vivant chacune dans une habitation particulière avec ses enfants. Les unions temporaires, ayant pour but et pour terme de durée la procréation d'un enfant, seraient décidées par les anciens.

21. Willibald Hentschel (1858-1947), docteur en philosophie, fondateur de la ligue Mittgart Bund, était l'un des doctrinaires antisémites et racistes qui, dans la mouvance *völkisch*, prônaient la régénération des peuples germaniques par la sélection systématique. Hentschel se réclamait de Nietzsche, en tant que théoricien du « dressage » et de la « sélection », et préconisait l'« élevage racial » (*Rassenzüchtung*), dans une perspective voisine de celle des théoriciens de l'« hygiène raciale » (*Rassenhygiene*, dénomination introduite par le médecin Alfred Ploetz en 1895), avec lesquels il se trouvait en concurrence. La régénération raciale telle qu'il la comprenait impliquait, d'une part, la mise en œuvre de mesures antijuives (pour éviter la « souillure du sang » germano-aryen par des mariages mixtes), et, d'autre part, la création par des méthodes sélectionnistes d'une caste « aryenne » de nobles et de guerriers, destinée à remplacer les vieilles élites dirigeantes. Hentschel apparaît donc comme l'un des chefs de file des courants *völkisch* orientés vers la réalisation d'une utopie aryano-eugéniste. Voir sa brochure : *Mittgart. Ein Weg zur Erneuerung* [régénération] *des germanischen Rasse*, Leipzig, Hammer-Verlag, 1904, 32 p. Hentschel co-dirigeait la revue antisémite créée par Theodor Fritsch (1852-1933), le *Hammer* (mensuel puis bimensuel), et publiait volontiers ses ouvrages aux éditions du Hammer, également fondées par le « vieux maître » de l'antisémitisme allemand. Fritsch était en effet l'auteur de l'un des best-sellers de la littérature antijuive, le *Catéchisme des antisémites* (1887), régulièrement augmenté puis refondu pour être publié, à partir de 1907, sous le titre *Handbuch der Judenfrage* (« Manuel de la question juive »), indéfiniment réédité par la suite. On notera qu'en décembre 1929, Lapouge rédige pour le *Hammer* un texte autobiographique, « Souvenirs », qui lui avait été demandé à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire (la revue *die Sonne* avait consacré à Lapouge sa livraison de décembre 1929, en guise d'hommage, avec des articles de Hans F.K. Günther, Madison Grant, Jon Alfred Mjoen, Ludwig Schemann, etc.). Sur Hentschel, voir Peter E. Becker, *Zur Geschichte der Rassenhygiene*, Stuttgart-New York, G. Thieme, 1988, p. 219-276.

Dans une autre voie, un grand mouvement sélectionniste s'est produit aux États-Unis dans ces vingt dernières années, et le mariage a été interdit, dans un grand nombre d'États de l'Union, à des catégories nombreuses de tarés. C'est là du sélectionnisme négatif, c'est-à-dire qui tend simplement à limiter la reproduction des éléments nuisibles ou inutiles, sans distinction de race. Le sélectionnisme positif, qui tend à favoriser la multiplication des eugéniques, est représenté par plusieurs associations, mais n'a pas encore commencé à passer dans les lois ²². Cependant il existe déjà dans les mœurs sous la forme de sélectionnisme de race, car aucun peuple, depuis les Indous, n'a poussé aussi loin l'horreur du mélange avec les races colorées. Il ne faut cependant pas pousser trop loin les bonnes choses, et, s'il est bien de ne pas prendre pour femme une négresse, il est parfaitement absurde de parquer les nègres dans des hôtels spéciaux, des wagons spéciaux et des écoles spéciales.

En Europe, on n'a pas encore fait grand-chose dans la voie du sélectionnisme pratique. Il existe un peu partout des associations qui préconisent la sélection négative, ou même positive, mais l'opinion commence à peine à s'intéresser à elles, et les législateurs les ignorent. L'Élite, fondée par M. Pichou ²³, est la seule association française en vue du développement de l'eugénisme, que l'on ait, à ma connaissance, essayé d'organiser. On n'est pas beaucoup plus avancé en Angleterre, malgré les efforts de Galton. C'est seulement, je crois, dans les pays germaniques, que l'on trouve des associations ayant pour

22. Voir Georges Vacher de Lapouge, *Les sélections sociales*, *op. cit.*, p. 485-486.

23. Alfred Pichou était un ingénieur d'origine bordelaise, membre de la Société de sociologie de Paris créée en 1895 par René Worms. Pichou, qui se présentait comme inspiré par Clémence Royer (1830-1902), qu'il avait rencontrée en 1873, avait créé une association utopico-eugénique en 1896, « L'Élite », ou « Association philanthropique pour la conservation de la vie et l'amélioration de l'espèce humaine » (Paris). Voir Alfred Pichou, « L'Élite », *Revue internationale de sociologie*, 15^e année, 8-9, août-septembre 1907, p. 577-596 ; Id., « La Religion de l'Élite réalisant le Bonheur dans la vie présente », *ibid.*, p. 597-618 ; Id., « La Civilisation de l'Élite », *ibid.*, 16^e année, 8-9, août-septembre 1908, p. 585-608. Comme tous les eugénistes de son époque, Pichou est mû par le souci de rationaliser la procréation humaine, thème auquel il consacre plusieurs articles. Voir par exemple : Alfred Pichou, « Enquête sur les conditions scientifiques de l'accouplement humain », *la Chronique médicale*, 13^e année, 9, 1^{er} mai 1906, p. 296.

but le développement de l'eugénisme, mais dans une race déterminée. L'entreprise est de nature plus difficile, mais plus efficace, car seul le développement dans la race peut donner des résultats stables, autrement on aboutit à l'incohérence des produits et au retour. À Vienne, l'*Ostara*²⁴ est l'organe d'un

24. *Ostara* était un périodique paraissant depuis 1905, fondé par Adolf Joseph Lanz (1874-1954), dit Jörg Lanz von Liebenfels, aventurier aux idées confuses, connu à Vienne pour être un doctrinaire mystico-raciste et un antisémite fanatique. Lanz était un ancien membre de l'ordre cistercien (1893), qui, après avoir été ordonné prêtre en 1898, avait quitté l'abbaye de la Sainte-Croix à Wiener Wald, en 1899, pour fonder en 1900 l'Ordre du Nouveau Temple. Il se donne un titre de noblesse (baron) et un autre de docteur, fait profession d'un virulent anti-catholicisme, rejoint les milieux pangermanistes, et se lance dans une activité de polygraphe, diffusant les thèses aryanistes, exploitant le symbolisme de la croix gammée, donnant sans réserve dans la satanisation et la criminalisation des Juifs. Il commence par collaborer à *das frei Wort* (« la Libre Parole »), journal créé en 1901 et devenu par la suite l'organe semi-officiel de la Ligue moniste fondée en 1906 par Ernst Haeckel. Il expose sa vision du monde délirante dans un ouvrage publié en 1905, où son culte de la « race blonde » et sa mystique « nordico-aryenne » s'affirment face aux « races inférieures » aux cheveux foncés, les « singes de Sodome » : *Theozoologie oder Die Kunde von den Sodoms-Äfflingen und dem Götter-Elektron* (« Théozoologie ou Connaissance des Singes de Sodome et de l'électron des Dieux »), Vienne-Leipzig-Budapest, Moderner Verlag ; le sous-titre en était : « Introduction à la vision du monde (*Weltanschauung*) la plus ancienne et la plus nouvelle et justification de la principauté et de la noblesse ». L'objectif de la revue *Ostara* (sous-titre : la « Correspondance des Blondes ») est défini dans le cahier 29, paru en automne 1908 : « L'*Ostara* est le premier et unique périodique consacré à l'étude de la race héroïque et virile qui se propose de transposer dans les faits les enseignements de la science raciale en vue de préserver la race noble dans la voie de la culture systématique de la pureté du sang et de la virilité contre les menaces de destruction par les révolutionnaires socialistes et efféminés ». Il est très probable que le jeune Adolf Hitler a été, à Vienne (où il a vécu de février 1908 à 1913), un lecteur au moins occasionnel de Lanz von Liebenfels, en dépit du fait qu'il ne le cite jamais publiquement. Il faut aussi noter que Lanz, « l'homme qui donna des idées à Hitler », a collaboré à la revue de Woltmann, à côté d'auteurs nettement moins délirants : Ludwig Gumplowicz, Ludwig Wilser, John Beddoe, Robert Michels, Cesare Lombroso, Gabriel Tarde, etc. En 1915, Lanz crée, pour désigner sa doctrine « secrète », le néologisme « Ariosophie » (aryosophie : sagesse occulte des Aryens, ou ayant trait aux Aryens), qui se substitue aux expressions « théozoologie » et « aryochristianisme », qu'il utilisait couramment avant la guerre de 1914, en concurrence avec « métaphysique raciale » ou « mystique de la race ». Voir Wilfried Daim, *Der Mann, der Hitler die Ideen gab*, Munich, Isar Verlag, 1958 (2^e éd., Vienne, 1985) ; Werner Maser, *Die Frühgeschichte der NSDAP. Hitlers Weg*

groupe qui s'occupe de faire des mariages d'eugéniques de race dolicho-blonde. Cette association, de même que le Mittag Bund, est formée de pangermanistes bouillants.

Par ce qui précède, il est possible de voir dans quelle direction évolue la question sexuelle. La civilisation chrétienne a, durant près de deux mille ans, travaillé à réunir dans le mariage les trois éléments amour, volupté, reproduction. La tentative n'a pas réussi, parce qu'elle allait contre la nature des choses. C'est au contraire vers la dissociation de ces éléments que s'oriente la morale de l'avenir. L'amour et la volupté resteront probablement du domaine individuel, la reproduction sera socialisée.

Devenue fonction sociale, et plus exactement charge sociale imposée par la loi, elle cessera à la fois d'être un acte facultatif et un acte accessible à tous. Les reproducteurs seront choisis, leur postérité élevée aux frais de l'État, et la reproduction interdite aux individus qui n'auront pas reçu mandat officiel. Pour plus de sécurité, très probablement ces individus seront mis hors d'état de reproduire, par des procédés qui ne leur enlèveront pas l'aptitude à la volupté ; sinon, l'avortement et l'infanticide deviendront institutions officielles. Pour maintenir et accroître un peu le chiffre de la population, il faudra affecter à la reproduction un tiers ou la moitié des femmes, avec une natalité moyenne de sept ou huit enfants. Les reproducteurs hommes pourront être beaucoup moins nombreux, et plus ils seront sévèrement choisis, plus la sélection pourra se faire dans de meilleures conditions ²⁵. L'or-

bis 1924, Francfort et Bonn, 1965, p. 101 sq. ; Id., *Adolf Hitler : Legende, Mythos, Wirklichkeit*, 13^e éd., Munich, Bechtle Verlag, 1993 [1^{re} éd., 1971], p. 251-253 ; Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires*, édition augmentée de l'introduction théorique, Paris, Hermann, 1973, p. 518 sq. ; Nicholas Goodrick-Clarke, *Les racines occultistes du nazisme. Les Aryosophistes en Autriche et en Allemagne, 1890-1935*, tr. fr. P. Jaufreineau et B. Dubant, Puiseaux, Pardès, 1989 [1^{re} éd. angl., 1985], *passim* ; Armin Mohler, *La révolution conservatrice en Allemagne, 1918-1932*, tr. fr. H. Plard et H. Lipstick, Pardès, Puiseaux, 1993 [1^{re} éd. all., 1950 ; cette éd. française, d'après la 3^e éd. all. (1989), revue et augmentée, constitue la 4^e éd. de l'ouvrage], p. 447-453 ; Ekkehard Hieronymus, « Jörg Lanz von Liebenfels », in Uwe Puschner, Walter Schmitz et Justus H. Ulbricht (eds.), *Handbuch zur « Völkischen Bewegung » 1871-1918*, Munich-New Providence-Paris, K.G. Saur Verlag, 1996, p. 131-146.

25. Lapouge précisait dans *Les sélections sociales* : « Les mesures coercitives supposent d'une manière presque nécessaire une organisation socialiste, où la fonction reproductrice serait spécialisée, obligatoire comme tout autre travail, et l'élevage des enfants à la charge de la société » (*op. cit.*, p. 488).

ganisation sociale assurera aux individus le maximum possible de volupté. Quant à l'amour romantique et dramatique, la sélection l'aura fait disparaître d'une société dont les individus seront de plus en plus robustes et sains, au point de vue cérébral et génital.

Il faudra bien des générations avant que les besoins religieux aient disparu de la mentalité humaine. Si, pour satisfaire à ces besoins, un culte survit dans la société future, il sera civique et religieux. En tant que religieux, ce culte sera probablement héliaque et phallique, rendu au soleil, principe de vie de tous les êtres animés, et au phallus, principe de la vie individuelle.

On sera alors bien loin de nos mœurs et de nos institutions. C'est avec surprise et pitié que l'on relira nos romans et nos codes, nos récits de drames d'amour et nos débats judiciaires, et il sera bien difficile de faire comprendre à nos descendants lointains ce qu'aura été le mariage, et pourquoi l'on punissait l'attentat aux mœurs.

Mais nous aussi, les vivants d'aujourd'hui, nous serons bien loin, bien loin !